L'EXPRESSION DU FÉMININ DANS L'ADJECTIF LATIN : GENÈSE ET EXTENSION DE *-$\underline{ih}_2$ COMME MORPHÈME DE FÉMININ GRAMMATICAL EN INDO-EUROPÉEN

1. En référence à l'intitulé de ce colloque, je voudrais souligner que le problème de l'expression du féminin dans l'adjectif latin semble concerner à première vue la formation des mots plus que la néologie. Toutefois, si l'on veut bien entendre le terme de néologie au sens large et l'appliquer par-delà le strict domaine du lexique, on verra qu'il sera indirectement question, à travers le latin, de la genèse et des modalités d'extension d'une catégorie grammaticale, celle du féminin, dans les langues indo-européennes.

   Après avoir rappelé quelques faits connus, je délimiterai, dans cette vaste problématique, deux points précis: le comportement de l'adjectif latin par rapport à la distinction masculin/féminin d'une part, l'origine et le processus de grammaticalisation de *-$\underline{I}$<*-$\underline{ih}_2$, le moins connu des deux grands morphèmes indo-européens de féminin, d'autre part.

2. A de rares exceptions près[1], les spécialistes s'accordent pour penser que le système du genre grammatical i.-e. était anciennement double, opposant un genre animé à un genre inanimé, et non triple (masculin/féminin/neutre) comme il apparaît dans bon nombre de langues à date historique[2]. De nombreuses traces de l'état ancien ont été relevées, et cela aussi bien dans le domaine du substantif que dans celui de l'adjectif[3].

   2.1. Dans le substantif tout d'abord, la distinction masculin/féminin est manifestement secondaire et limitée à l'expression du genre dit "naturel" ou "sexuel"; celle-ci n'a d'ailleurs rien d'obligatoire, ainsi qu'en témoignent les

nombreux épicènes comme lat. sacerdōs "prêtre" ou "prêtresse", bōs "boeuf" ou "vache", canis "chien" ou "chienne", gr. árktos "ours" et "ourse", híppos "cheval" et "jument", skr. gaúḥ "boeuf" ou "vache", etc...

Lorsqu'elle intervient, l'expression du genre "naturel" peut se réaliser de diverses manières: par le biais d'une opposition lexicale (lat. pater/māter, frāter/soror); par celui d'une périphrase (lat. agnus fēmina, Gell.; gr. thêleia híppos, Hdt.); enfin et surtout, elle peut avoir lieu à travers des catégories spéciales de dérivés qui, formés sur le thème du masculin correspondant ou, plus rarement, alternant avec lui, désignent des êtres féminins. On a par exemple skr. pátnī/páti- = gr. pótnia/pósis = lit. (vies-)patni/pàts < patìs = i.-e. *potnih$_2$ f./*poti- m. "maîtresse, épouse"/"maître, époux"; lat. rēg-ī-na/rēg-s, gallīna/gallus; le cas se présente avec une particulière constance pour les noms d'agent en *-te/or- qui forment leurs féminins à l'aide du même suffixe *-ih$_2$ que l'on voit combiné à un élément nasal dans les exemples précédents: skr. janitár-/jánitrī, gr. genetḗr/genéteira <*-ter-ya, lat. genitor/genetrīx = -ī-c-s.

L'opposition entre un masculin thématique en -o- et un féminin en -ā <*-eh$_2$, essentielle dans l'adjectif en fonction flexionnelle, apparaît également, en fonction dérivationnelle, dans le substantif (cf. lat. equus/equa, agnus/agna, postérieurs au type épicène ancien supposé par le gr. híppos m.f.)[4]. Pourtant, elle est loin d'être systématisée: il existe des substantifs en -o- féminins (gr. hē nuós = arm. nu, gén. nuoy "bru"[5]; lat. fāgus = gr. phēgós

f. "hêtre", etc...) aussi bien que des masculins en *-ā (v.sl. sluga "serviteur", lat. agricola)[6].

2.2. On constate en outre, ce qui est plus lourd de conséquences, que la distinction masculin/féminin est aussi secondaire dans l'adjectif. Kuryłowicz, puis Martinet[7] ont montré qu'il faut distinguer, en matière de genre, entre faits d'accord et faits de dérivation. Il ne suffit pas qu'existent, dans une langue donnée, certains suffixes nominaux servant à qualifier des êtres de sexe féminin (type âne/ânesse, lion/lionne) pour que cette langue possède un féminin grammatical. En d'autres termes, ce n'est pas la variation (de type dérivationnel) du substantif qui fonde le caractère linguistique de la distinction masculin/féminin, mais bien la variation (de type flexionnel ou syntaxique) de l'adjectif, qui apparaît sous des formes différentes selon qu'il se trouve mis en rapport avec des substantifs sentis (de ce fait précisément) comme masculins ou féminins.

Or, en i.-e., l'adjectif lui-même ne connaît qu'un développement tardif et limité de la catégorie grammaticale du féminin. Même dans les thèmes en *-o-/-ā du type lat. novus/nova, gr. né(w)os/né(w)a, skr. náva-/návā, où la distinction masculin/féminin est le plus constamment marquée, il existe des thèmes épicènes dont l'origine est archaïque, ainsi les adjectifs "à deux terminaisons" du grec: sōtḗrios, -os, -on[8]. Les autres types d'adjectifs, thèmes en consonne ou en semi-voyelles, forment des féminins disparates, ce qui révèle le caractère récent de leur émergence. Pour prendre l'exemple des thèmes en *-u-, on

relèvera que le sanskrit présente trois féminins différents pour l'adjectif tanú- "fin, petit, faible": tanú- (soit le même thème qu'au masculin), tanū́- et tanvī́ < *-w-ih$_2$. Le grec forme un féminin dérivé hēdeîa <*swādew-ya en regard du masculin hēdús <*swādus, avec, comme dans genéteira <*-ter-ya, le degré plein du suffixe adjectival (respectivement *-ew-, *-ter-). Autre type encore en lituanien (platùs m./platì f. "large") où *-Ī s'adjoint directement à la syllabe radicale[9]. Les adjectifs en *-i- sont, en i.-e., les plus constamment épicènes et les plus rebelles à l'expression du genre grammatical: cf. lat. humilis m.f., gr. ánalkis m.f.; en védique, la flexion de śúci- "brillant" ne distingue le masculin du féminin qu'à l'accusatif pluriel[10].

3. Dans les précédents exemples réapparaissent les morphèmes *-eh$_2$ > -ā et *-ih$_2$ > -Ī ou -yă, déjà rencontrés pour l'expression du féminin "naturel": il s'avère que *-eh$_2$ et *-ih$_2$ interviennent aussi bien dans le substantif, en fonction dérivationnelle, que dans l'adjectif, en fonction flexionnelle. Il y a lieu de souligner cette particularité. En effet, même si phénomènes d'accord et phénomènes de dérivation sont de nature toute différente, il semble bien, d'un point de vue diachronique, que les premiers présupposent les seconds: pour que naquît en i.-e. la distinction grammaticale du masculin et du féminin, il a fallu que préexistât un état de langue connaissant (au moins) un type de dérivation nominale réservé à la caractérisation d'êtres féminins[11].

4. Reste à déterminer par quelles voies s'est opéré ce processus de grammaticalisation. Je ne m'attarderai pas sur le morphème

*-eh$_2$ dont l'extension, à partir du pronom démonstratif *so, *sā, et, peut-être, sous l'influence initiale du vieux nom de la femme *g^w(e)nā (gr. gunḗ, skr. gnā́, arm. kin, v.irl. ben) a été souvent décrit, et dont les fonctions (dans l'expression du genre naturel -lat. equa-, du genre grammatical -novus/nova-, de l'abstrait -gr. phorá, etc...- et du collectif -gr. tà zōía, neutre pluriel-) sont bien connues[12]. Mais *-ih$_2$, avec lequel *-eh$_2$ se trouve en quelque sorte en distribution complémentaire, et qui partage certaines de ses fonctions sans lui être parfaitement symétrique, retiendra plus longuement notre attention. Ses conditions d'apparition en latin jettent une lumière décisive sur la façon dont ce morphème est passé de l'expression (lexicale) du genre naturel à celle du genre grammatical dans une partie (mais non l'ensemble) des langues i.-e.[13]

4.1. Le latin se distingue notablement des langues congénères (grec, sanskrit, germanique, balto-slave, etc...), du fait qu'il n'exprime avec régularité le féminin que dans le type en *-o-/-ā (bonus, -a, -um; pulcher, -ra, -rum). La plupart des adjectifs athématiques n'ont que deux, voire une terminaison pour les trois genres: fortis m.f., -e n., suāvis m.f., -e n.; audāx, supplex, inops, quadrupēs, vetus, ferēns m.f.n.[14]

Ce qui frappe, c'est l'absence, en latin, du suffixe *-ī/-yă <*ih$_2$ que présentent les autres langues dans plusieurs des types d'adjectifs comparables. Au féminin du participe présent, pour ne prendre que cet exemple, là où le latin a ferent- comme au masculin, le skr. présente bhárantī, le gr. phérousa <*bhéront-ya, le got. bairandei (thème en *-īn-), le v.sl. berǫšti, le lit. dǜodanti (="qui donne").

Pour plusieurs raisons dont la revue détaillée serait trop longue ici, il n'est pas plausible de considérer que le latin a perdu la distinction masculin/féminin dans les adjectifs athématiques comme ātrōx, ferēns, etc...[15]. Il faut, avec Meillet[16], penser que cette particularité du latin représente un archaïsme: elle le rapproche pour une part d'une autre langue i.-e., le hittite, qui n'a jamais connu de féminin grammatical et se contente d'une opposition animé/inanimé, reflétant l'état i.-e. primitif[17].

4.2. Le latin connaît pourtant le morphème *-Ī (combiné avec un autre élément suffixal), mais dans la sphère lexicale, à la finale de dérivés marquant le genre naturel: rēgīna, gallīna; genetrīx, nūtrīx, iūnīx "jeune vache" (cf. iuvenis), mātrīx "femelle, reproductrice"[18]. On relève également victrīx (adjectif uniquement féminin, à part un nom.-acc. pl. n. victrīcia), et fēl-ī-c-s (m.f.n.) "heureux, fécond" (cf. fēcundus, fēmina, gr. thēlus "féminin", de la racine *dhē- "allaiter/téter") dont l'extension au masculin et au neutre passe par une mutation sémantique. Tout se passe comme si le latin n'avait jamais assigné *-Ī qu'à la dérivation de noms désignant (au moins à l'origine) des êtres féminins.

4.3. Or il semble bien que $-ih_2$ ait été, à un moment donné de son histoire, réservé à la production de substantifs, et d'autres langues indo-européennes indiquent que c'est par le biais de l'adjectif substantivé que ce morphème s'est étendu à l'expression du féminin grammatical, selon la filière suivante:

substantif ⟶ adj. substantivé ⟶ adj. épithète

En sanskrit par exemple, certains adjectifs thématiques en -a- (i.-e. *-e/o-) connaissent deux formes de féminin, l'une en -ā, l'autre en -ī(h), et en pareil cas, la seconde est le plus souvent utilisée substantivement: ainsi véd. śyāvá- m., śyāvā́- f. "noir(e)"/śyā́vī- f. "nuit, vache ou jument noire"; tápana- m., -ā f. "brûlant(e)"/tapanī́- f. "chaleur"; aruṣá- "rouge" donne un substantif aruṣī́- "Morgenrot, rote Stute"; ájana- "treibend" s'oppose à aśvajánī- "Peitsche"; ápara- "futur, ultérieur" s'oppose au loc. pl. aparīṣu "dans le futur", etc...[19]. On entrevoit le stade où un adjectif épicène (cf. le type gr. sōtérios) s'opposait à un substantif féminin en *-Ī, avant de recevoir, mais probablement dans un second temps, un féminin grammatical en *-ā[20].

4.4. Pour en revenir au problème posé au § 3, si les morphèmes -ā et -Ī de féminin se trouvent aussi bien dans le substantif que dans l'adjectif, cela résulte du fait que ces deux catégories entretiennent des échanges constants. Kuryłowicz a insisté sur l'emploi appositionnel du substantif qui, pour lui, constitue l'amorce de l'accord entre le substantif et l'adjectif fléchi[21]. Il faut souligner le rôle parallèle et tout aussi important joué par la substantivation de l'adjectif dans l'extension de ces phénomènes d'accord, qu'il s'agisse d'une substantivation de type syntaxique (où l'adjectif fonctionne de manière autonome, mais se rapporte à un substantif déjà nommé) ou d'une substantivation sémantique, qui fait que l'adjectif désigne un objet, une personne, etc...[22]. Ces deux cas de

substantivation ont été, pour des raisons fonctionnelles, le lieu privilégié de l'émergence d'une systématisation dans l'expression du féminin: c'est le stade où la motion joue un rôle anaphorique ou deictique[23].

4.5. Dans l'exemple du participe, de bonnes raisons existent de supposer que l'acquisition de la distinction masculin/féminin s'est opérée par le relais suivant:

stade A *bhere/o/ønt- épicène
(emploi épithétique, emploi substantival)

stade B *bhere/o/ønt- épicène || *bhere/o/ønt- m./*bhere/ont-ih$_2$ f.
(emploi épithétique) (emploi substantival)

stade C *bhere/o/ønt- m. / *bhere/ont-ih$_2$ f.
(comme épithètes aussi bien qu'en emploi "libre": grammaticalisation complète de la motion)

Il se trouve que pour le participe de la racine *bher- "porter", on conserve en i.-e. des traces importantes du substantif féminin en *-ih$_2$ que je suppose au stade B: lexicalisé, il a donné un nom de la femme (ou de la femelle) enceinte ("la portante"): cf. v. norr. berendi "femelle"; irl. berit, birit "truie", ainsi que les composés combrit "capable de porter, enceinte", ambrit "stérile"; tokh. B premtsa "enceinte, féconde" < *bheront-yā; à noter que par grammaticalisation de l'emploi appositionnel, ce participe substantivé donne en irlandais et en tokharien des adjectifs uniquement féminins, ce dont on rapprochera les cas de lat. victrīx, fēlīx mentionnés plus haut.

Un témoignage concordant est apporté par l'irlandais où un adjectif d'origine participiale tee, té "chaud, brûlant" < *tep-ent-, cf. lat. tepēns, est épicène, alors qu'une série de participes substantivés distinguent les genres: p. ex. cana m. "poète" /canait f. "chanteuse" < *-(e)ntī; mentionnons en outre Brigit, nom d'une déesse, comparable sans doute au f. (grammaticalisé) skr. bṛhatī- "large, puissante", et ethait ou aithid "oiseau", proprement "la volante", cf. skr. pátantī-, participe f. de pat- "voler"[24].

4.6. Il est important de relever que le substantif du stade B peut être non pas un féminin sexué mais un abstrait, selon un procédé bien connu également pour le morphème *-eh$_2$, cf. gr. tomós, -ón "qui coupe"/ tomḗ "coupure"; thermós, -ón "chaud"/ thérmē "chaleur", faits comme athánatos, -on "immortel"/ athanátē "une immortelle"[25]. Si l'on trouve *-yh$_2$ > -ia en fonction abstraite dans des formations primaires comme gr. moîra "part" < *mor-ya, óssa "voix" < *ok^w-ya, peîra "épreuve" < *per-ya, phúza "fuite" < *phug-ya, cf. véd. śácī- "force" de śak- "pouvoir"[26], le même suffixe au degré plein constitue, en latin, une catégorie productive d'abstraits sur thèmes d'adjectifs ou de participes présents: audācia, prūdentia, ēloquentia, praesentia..., cf. gr. sophía, ponēría, etc...[27]. Cette productivité en fonction "abstraite" confirme dans l'idée que *-ih$_2$/-yeh$_2$, avant d'être grammaticalisé au féminin des adjectifs athématiques, était dévolu à la création (lexicale) de substantifs[28]: féminins sexués, abstraits, et peut-être aussi collectifs d'un type particulier, cf. les

duels neutres en *-Ī du sanskrit: véd. vácas-Ī "deux paroles", akṣ-ī́, v.sl. oč-i "les deux yeux", etc...[29]. Les féminins et les duels sont peut-être à mettre en rapport avec une autre fonction de *-ih$_2$ laissée de côté ici: celle consistant à former des dérivés dits "d'appartenance", où l'on a vu des "adjectifs à flexion zéro" de type très archaïque mais où je vois pour ma part des substantifs en emploi appositionnel, qui auraient donné le génitif singulier thématique du latin (dīvī, formellement identique au f. skr. devī́) et du celtique (v.irl. magi "du fils"), ainsi que certains génitifs tokhariens (A pācri, B pātri "du père")[30].

5.1. Le suffixe *-ih$_2$ a souvent été décomposé en *-i- + *-h$_2$ et comprendrait ainsi le suffixe *-eh$_2$ au degré réduit[31]. Pour fonder cette analyse, il faudrait prouver l'indépendance originelle des composants. Or là encore, le latin fournit une donnée précieuse. Il conserve le nom de la "petite-fille" (et de la "nièce") sous la forme nept-i-s, fait sur le thème de nepōt-, m. mais plus anciennement épicène, cf. Ilia dia nepos (Ennius, Ann. 55, Vahlen). Y a-t-il lieu de voir dans neptis la mutilation d'un ancien thème en *-Ī- en regard du skr. naptī́-? C'est là une opinion communément reçue[32], mais qu'il est urgent de réviser. De toute évidence, neptis n'entre pas dans la liste des substantifs en -īx et en -īna qui sont en latin les représentants des anciens féminins sexués en *-Ī. Par ailleurs, d'autres langues indo-européennes conservent pour ce nom des traces d'un authentique thème en *-ī-.

5.2.1. Le védique présente, pour le nom de la petite-fille, un thème naptī́-h fléchi selon le type flexionnel vr̥kī́-h et non selon le type devī́[33] comme on l'attendrait pour un dérivé de thème consonantique. On a donc supposé (sans plus d'explications) que la forme sanskrite résultait d'une réfection, ainsi d'ailleurs qu'une forme à brève naptí- attestée par deux fois dans l'AV[34]. L'hypothèse est d'autant moins plausible que les nominatifs en -īh du type vr̥kī́h ont en général été refaits en -Ī (type devī́) et non l'inverse[35]: c'est d'ailleurs naptī́, et aussi naptrī́ (avec une finale en -tr- qu'on dit analogique des autres noms de parenté) qui apparaissent à basse époque comme la réfection de véd. naptī́h: ce dernier doit donc être justifié différemment.

5.2.2. La seule explication convaincante de l'existence, en sanskrit, des substantifs en -Ī- à flexion "ouverte" (surtout féminins, comme vr̥kī́h "louve", mais rathī́h "conducteur de char" est masculin), a été donnée par Kuryłowicz, pour qui ces thèmes, ainsi que ceux en -ū- du type tanū́h, résulteraient de variantes, devenues autonomes et productives, de thèmes en -ī- et en -ū- oxytons[36]. Pour Kuryłowicz, dans les exemples en question, -Ī- et -ū- n'ont jamais comporté de laryngale, à l'inverse des noms du type devī́ < *-ih$_2$, mais représentent une extension de -iy-, -uv- aux cas forts de la flexion, sous les formes -Ī-, -ū- devant la consonne -s du nominatif singulier. Cette thèse rend compte du fait que le type vr̥kī́h n'est pas attesté de façon indubitable hors de l'indo-iranien; elle s'accorde avec le caractère initialement épicène de -īh,

et accrédite enfin l'idée selon laquelle l'indo-européen aurait connu une forme *neptí- à i bref, préalable à véd. naptíh aussi bien que nécessaire pour en expliquer l'émergence.

5.2.3. En conséquence, il faut renverser la filière proposée par Szemerényi (cf. § 5.2.1) et, sur la foi du latin neptis, mais également du v.h.a. nift <*nepti- et de AV naptí- (attesté, par hasard, après naptíh), supposer qu'il a existé un dérivé en -í- (sans doute initialement épicène) construit sur le thème consonantique *nepōt-[37]. Dès lors, gr. anepsiós "cousin germain", av. naptya- "descendant" s'expliquent par simple thématisation de ce thème en -í-; et véd. naptíh apparaît comme la réfection, particulière au sanskrit, du vieux thème en -í- conservé par le latin et le germanique. Tout cela n'exclut pas qu'un *neptī <*-ih_2 (recaractérisé par *-h_2) du type devī ait pu être à son tour dérivé de *nepōt-: cf. peut-être av. napti (n. 34) ou encore gall. nith <*neptī, lit. neptė̃ < *-ya. La tendance à la réfection de ce vieux nom ne s'est pas arrêtée là, cf. § 5.4.

5.3. Que *-i- ait précédé, très fugitivement, *-ih_2 dans l'expression du féminin lexical, nous en verrons une autre trace dans le cas du véd. yuvatí- "jeune femme", formellement identique à v.h.a. jugund <*yugunþi-, et fait sur le thème du m. yúvan- (dont on connaît en véd. un nom.-acc. n. sg. yuvát) à l'aide d'un suffixe secondaire *-ti-, cas particulier de thème en *-i- (cf., pour ce type de formation, v.h.a. magad "Magd" <*magaþi-, parallèle au m. *magu- de got. magus "garçon, serviteur")[38]. En sanskrit épique,

on voit naître une forme yuvatī-.

En grec, le suffixe -id- qui apparaît (notamment) dans l'expression de certains féminins ne peut sans problème être ramené à un suffixe -ī-, même du type vr̥kíh[39]. Il est tentant d'y voir, pour une part au moins, le représentant élargi du suffixe *-i- que permet de dégager lat. neptis, cf. la triade -tēr /-tris /-tria (et -teira < *-ter-ya) dans les exemples de noms d'agent comme dmētér m.; hom. aletrís f. "femme qui moud le blé"; agúrtria f. Esch. "mendiante", hom. dmēteira. Le suffixe -id- sert d'ailleurs aussi à la substantification d'adjectifs selon le processus mis plus haut en lumière pour le type en -ih_2: cf. hémeros m.f. "doux" / hēmerís f. "vigne cultivée". Puis -id- s'étend à l'expression du féminin dans des formations substantives aussi bien qu'adjectives: summakhís subst. "ville alliée", adj. "alliée"; patrís "patrie" ou "de la patrie" (patris gaía etc.)[40]: cf. § 4.5.

5.4. Comment expliquer que la formation en *-i- du type neptis, yuvatí-, ait eu si peu de fortune et qu'elle ne forme qu'un maillon vers une expression par *-ih_2 de la motion sexuelle ?

thème en consonne	thème en *-i-	thème en *-ih_2/-yeh_2
lat. nepōt- m.(et f.)	nepti- f.	neptia, nepōtia
skr. nápāt- m.	(AV naptī-, véd. naptíh (de *-í-)	naptí, naptrī
lit.	nep(u)otis m.f.	neptė̃ f.
gr. -tēr	-tris	-tria, -teira

Mis à part le cas du grec, où *-i-, du fait qu'il a été recaractérisé par une dentale, a pu connaître un certain développement dans l'expression du féminin, ce suffixe est très tôt supplanté par *-ih_2. Cela résulte du fait que *-i- présente en i.-e. un caractère essentiellement épicène: il y forme les adjectifs qui ont le moins développé l'expression du féminin grammatical (§ 2.2.) et des substantifs aussi bien masculins que féminins (skr. arcí- m. "rayon. flamme", drś-í- f. "vue"). Il est révélateur à cet égard que le thème en *-i- nep(u)otis soit épicène en lituanien. Cette circonstance explique à mes yeux que les dérivés en *-i- dévolus à l'expression du féminin naturel, insuffisamment marqués comme tels dans le système linguistique, aient été rapidement recaractérisés par *-h_2, donnant naissance à un suffixe *-ih_2 qui fonctionna dès lors de façon autonome.

6. Pour en revenir à la position du latin, on retiendra de la démonstration qui précède que si cette langue a bien développé la motion *-os /-ā dans l'adjectif thématique, elle est restée figée à un stade antérieur de l'évolution en ce qui concerne la propagation de *-ih_2, suffixe limité en latin à l'expression lexicale du féminin sexuel, et non grammaticalisé comme dans d'autres langues (gr., skr., etc...). Ce conservatisme va de pair, croyons-nous, avec l'attachement du latin pour les adjectifs épicènes en -i- (grandis, turpis, dulcis, fortis, humilis, -bilis, etc...), attachement qui le rapproche, encore une fois, des langues anatoliennes (hittite et surtout louvite) où ce type est abondamment développé.

6.1. L'influence des adjectifs en -i- s'est largement exercée

sur la flexion des adjectifs en consonne, et le participe présent contient, dans sa flexion, des formes propres aux thèmes en -i- comme aux thèmes consonantiques (abl. sg. -ī/-e, gén. pl. -ium/-um, nom.-acc. pl. n. -ia/-a). Ces formes de thèmes en -i- ne sont pas, comme on l'affirme trop souvent, les restes d'un féminin en *-ī, suffixe que le latin n'a jamais connu en fonction grammaticale. Lorsqu'il assigne, de préférence, les formes consonantiques (-nte, -ntum, -nta) à l'emploi substantival ou proprement participial, et les formes en -i- (-ntī, -ntium, -ntia) à l'emploi adjectival, le latin n'introduit pas une opposition artificielle[41]: il donne la clé de la seule bonne explication du phénomène.

6.2. En conclusion, le latin montre bien quelle a été, à un stade donné de l'évolution linguistique, la place de la dérivation en *-ih_2/-yeh_2, qui a fourni en i.-e.

- des féminins sexués (nūtrīx)
- des abstraits (potentia)
- des dérivés d'appartenance (dīvī, gén. sg.)

avant d'être étendue, par certaines langues et selon un phénomène dialectalement limité, à l'expression du féminin grammatical dans l'adjectif. Le latin donne ainsi de précieuses indications sur la façon dont une catégorie lexicale a pu (ou non) devenir une catégorie grammaticale, et permet de mettre en lumière le rôle qu'a joué, en i.-e., la substantivation de l'adjectif dans le processus d'acquisition du genre grammatical féminin.

5, rue des Charmilles
CH 1203 Genève

Marie-José Reichler-Béguelin

Notes

1. On peut citer A. Kammenhuber, 1968, 70 et 1980, 38.

2. Cf., parmi une abondante bibliographie, Brugmann, 1909, 82-109; Meillet, 1931; Kuryłowicz, 1973 (=1934), 295; 1964, 207; Szemerényi, 1980, 143; K.H. Schmidt, 1979 (bibliogr.). Les opinions divergent en revanche sur la position du hittite (et aussi du latin) par rapport à la catégorie grammaticale du féminin. Je me permets de renvoyer, pour plus de détails et de références, à mon travail "Les noms latins du type mēns: étude morphologique", thèse de Genève en préparation, ch. V. A noter encore que le masculin et le féminin, en tant que sous-genres du genre animé, s'opposent conjointement au neutre (inanimé) du point de vue flexionnel: cf. Meillet, 1905-1906, 209, 1921 (= 1919), 203; Lohmann, 1932, 80; Kuryłowicz, 1964, 207 et 1977, 134.

3. Voir les nombreux exemples rapportés par Ernout, 1908; Lommel, 1912; Lohmann, 1932. Le caractère dérivationnel du féminin suffit à indiquer son émergence secondaire par rapport au masculin (ou genre commun).

4. Pour la collection des faits latins, cf. Ernout, 1908, qui rapporte (p. 215) la curieuse contamination entre agna et agnus fēmina que représente agna fēmina (CIL VI, 32323, l. 93, 97, 98). Sur le rôle dérivationnel de -ā, voir Kuryłowicz, 1964, 217-218.

5. L'arménien ne connaît pas de distinction masculin/féminin (cf. Meillet, 1931, 11-12; Godel, 1975, 26): nu n'est donc cité ici que pour garantir la forme du substantif grec.

6. On notera au passage le cas de certains féminins comme merula "merle" qui, désignant aussi bien le mâle que la femelle, servent exceptionnellement de genre commun.

7. Kuryłowicz, 1935, 244-251, et Martinet, 1956, 85-86.

8. L'antiquité de ces types est établie par Kastner, 1967.

9. Voir Meillet, 1931, 17, auquel s'accorde Stang, 1966, 261-262. La constatation de cette diversité rend vaine toute tentative de ramener lat. suāvis, tenuis, etc... à une plus ancienne forme de féminin, comme le fait Szemerényi, 1976, 401-407 (après d'autres).

10. Cf. Mac Donell, 1916, 80-81; Stang, 1954, 134. L'apparition en sanskrit d'un f. pour les thèmes en -i- est secondaire, cf. Wackernagel-Debrunner, 1930, 10, 131.

11. Voir sur ce point Brugmann, 1909, 86; Kuryłowicz, 1973 (= 1934), 295. Martinet lui-même est obligé de partir d'un nom de la femme *gʷneh₂

pour expliquer l'extension de *-eh₂ au pronom démonstratif (*so, *sā) puis à l'expression du féminin grammatical. Gagnepain, 1959, 55, 105 et passim, rejette toute idée de différenciation "sexuelle" à l'origine du féminin: "La fameuse opposition du genre 'naturel' au genre 'grammatical' est elle-même sans portée, puisque, pour le linguiste, à quelque étape qu'il le saisisse, il n'est de genre que 'grammatical'"(55). Toutefois, l'histoire des morphèmes *-eh₂ et *-ih₂, partagés entre lexique et grammaire, apporte un démenti à cette affirmation.

12. Voir J. Schmidt, 1889; Lommel, 1912. Martinet, 1956, 92-94, a mis en lumière les processus d'expansion sémantique, formelle, distributionnelle, lexicale et flexionnelle qui aboutissent à l'alternance régulière de l'adjectif en -o- avec un adjectif parallèle en -ā.

13. On a imaginé pour *-ī une origine identique à celle de *-ā à partir de formes pronominales, cf. *ī dans av. ī, gr. -ī, ombr. -ī (particules), etc..., v.h.a. sī, si, v.irl. sí, gr. hī (Soph.) (formes données par Brugmann, 1909, 321 et 355; Hirt. 1927, 333), sur la base éventuelle d'un nom de la femme *strī (skr. strī́) dont l'attestation hors de l'indo-iranien n'est toutefois pas certaine, comme le souligne Mayrhofer, Wb. s.v. (bibliogr.). Voir p. ex. Szemerényi, 1980, 144 et Fodor, 1959, 36 et passim. Cette hypothèse (due à Brugmann) ne fait pas la part des dissymétries qui existent entre la formation en *-ā, dont l'extension a très vite lieu dans l'adjectif, et celle en *-ī plus nettement réservée au substantif et dont la grammaticalisation n'a pas eu lieu dans tous les dialectes, comme j'essaierai de le montrer. Par ailleurs, une origine pronominale est rendue peu plausible par le fait que *-ī est sans doute à analyser en *-i-h₂, et comprend donc dans sa forme le suffixe *-eh₂ au degré réduit (cf. § 5.1. sv.). L'asymétrie entre *-ā et *-ī est à juste titre soulignée par Martinet, 1956, 86-87.

14. Le vieux thème sigmatique vetus < *wetos, cf. gr. (w)étos n. "année", valable comme adjectif à la fois pour l'animé et pour l'inanimé, a dû jouer un rôle dans l'extension au neutre de la forme de l'animé dans les types audāx, inops etc...; vetus n'est en tout cas pas une "Rückbildung" à partir de vetustās comme le veut Leumann, 1977, 374.

15. C'est pourtant ce que font un certain nombre d'auteurs, p. ex. Ernout, 1953, 72; Stang, 1954, 141-142; Szemerényi, 1969, 987-994; 1976, 401-407 (bibliogr.); 1980, 177; Monteil, 1970, 177. Les raisons qui poussent à rejeter l'idée d'une perte du féminin dans le type ferēns, de même que celle d'une extension au masculin de la forme de féminin dans le type suāvis, sont de plusieurs ordres: on ne voit pas, tout d'abord, pourquoi le latin n'aurait pas conservé une finale *-īs alors qu'il conserve -ēs, -ās, -ōs, etc...; à supposer même qu'un thème en *-ī- ait

été refait en thème en -ī-, la loi de syncope que l'on pose pour justifier le passage d'un prétendu *ferentis à ferēns ne résiste pas à l'examen, comme j'essaie de le montrer ailleurs (cf. n. 2). Dans le cas de suāvis, le fait que le masculin reprenne à l'époque historique le rôle de genre commun dans certains emplois invalide fortement la thèse d'une généralisation d'une forme de féminin au masculin. Cf. aussi n. 9.

16. Meillet, 1931, 13, rallié par Leumann, 1977, 433.

17. La position du hittite fait encore l'objet de nombreuses controverses. L'opinion ici défendue a été illustrée récemment par Kastner, 1967, 16-17; Neu, 1969, 235-241; Laroche, 1969, 50-57; K.H. Schmidt, 1979 (avec un excellent résumé des thèses en présence).

18. Leumann, 1977, 376-377.

19. Le type flexionnel est tantôt celui de devī́, tantôt celui de vṛkī́ḥ: voir Lommel, 1912, 41; Lohmann, 1932, 22-23; Wackernagel-Debrunner, 1954, 374, 383, 391; Stang, 1954, 143-144; Meid, (1957-)1958, 16; Kuryłowicz, 1975 (= 1968), 256-262. Cf. n. 36.

20. Pour le celtique, cf. § 4.5.; pour le grec, § 5.3.

21. Cette affirmation de Kuryłowicz (1973 = 1934, 295) est d'ailleurs à compléter par ses écrits ultérieurs sur le même sujet: 1935, 244-251, où cet auteur introduit les notions importantes de motion anaphorique et de motion deictique ou référentielle, ainsi que 1977, 135, où il admet explicitement que le féminin s'est d'abord introduit dans l'adjectif substantivé.

22. Kuryłowicz, 1977, 134.

23. Cf. Martinet, 1956, 91.

24. Il n'est pas surprenant que *-ī joue un rôle important (en latin comme ailleurs) dans toute une série de termes en rapport avec l'idée de la fécondité, ou, à l'inverse, de la stérilité: cf. véd. starī́- "vache stérile" et plus tard "stérile", gr. steîra adj. f., arm. sterǰ "stérile"; sur le même radical, le latin présente un adjectif épicène en -ilis sterilis, parallèle d'ailleurs à son antonyme fertilis.

25. Cf. Gagnepain, 1959, 17-37 et passim; Kuryłowicz, 1964, 213-214.

26. Schwyzer, 1932, 473-476; Chantraine, 1933, 99-100.

27. Leumann, 1977, 291; Gagnepain, 1959, 33-37; le type est rare en sanskrit, cf. Wackernagel-Debrunner, 1954, 405-406.

28. C'est pourquoi je ne partage pas l'opinion de Kuryłowicz, 1964, 218-219, qui veut que -ī/iā̆ ait d'abord été propre aux adjectifs. Voir aussi, dans un sens assez différent, Nussbaum, 1975.

29. Cf. Wackernagel-Debrunner, 1930, 50-53. Pour cette interprétation (à reprendre) des duels neutres en -ī, cf. Kuryłowicz, 1964, 219, et déjà Hirt, 1927, 66, 113, 173-174.

30. Cf. Hirt, ibid.; Klingenschmitt, 1975, 154 n. 10; Nussbaum, 1975; F. Bader, 1981, 69-70. Voir aussi Leumann, 1977, 413 (bibliogr.). La tentative de A. Nussbaum visant à mettre le gén. lat. en -ī en relation spécifique avec le type vṛkī́-ḥ (par opposition au type devī́) ne convainc pas, du simple fait que c'est véd. devī́, précisément, qui répond formellement à lat. dīvī (gén. sg.).

31. Ainsi chez Martinet, 1956, 87 ("-ī-, -yā [...] doit résulter d'une combinaison de l'adjectivisant -y(o)- et de l'individualisateur -eH$_2$, d'où le sens de 'celui de ...' et, par spécialisation, 'femelle de ...'"); de même, Kuryłowicz, 1964, 218-219; Klingenschmitt, loc. cit. n. 30.

32. Depuis J. Schmidt, 1889, 61; cf. aussi Lommel, 1912, 69, et, dernièrement, Szemerényi, 1976, 402; Leumann, 1977, 283.

33. Sur ce double type, voir Lommel, 1912, 46-51; Pedersen, 1926, 35; Wackernagel-Debrunner, 1954, 368-427, ainsi que Mayrhofer, 1980 (abondante bibliogr.).

34. Cf. Szemerényi, ibid.; Mayrhofer, 1980, 149; à noter que ce dernier n'ajoute pas foi au nom. sg. av. napti (V. 12, 11), situé dans un texte récent et fautif.

35. Wackernagel-Debrunner, 1930, 171, 174-175.

36. Pour plus de détails, voir Kuryłowicz, 1935, 154. Les deux suffixes -ī^{v}- (type vṛkī́ḥ, non grammaticalisé) et -ī^{d}- (type véd. devī́, non seulement propre aux athématiques comme le prouve devī́ lui-même (en face de devá-), qui passera difficilement pour une innovation) ont donné lieu à diverses interprétations, le premier étant tantôt considéré comme une simple variante du second, tantôt, au contraire, comme un héritage i.-e. Outre les ouvrages mentionnés à la n. 33, voir les vues parfois fort divergentes de W. Meid, 1957-1958, 13-16 et passim; T. Burrow, 1973, 252; A. Nussbaum, 1975. Tous trois méconnaissent l'explication de Kuryłowicz, reprise plus récemment par son auteur (1964, 218) mais qui a trop peu retenu l'attention des chercheurs: cf. encore Mayrhofer, 1980, 133 n. 18. On remarquera pourtant que Meid suppose lui aussi, quoique d'un point de vue assez différent, une formation en *-i- à la base du type vṛkī́ḥ: "Der Typus v. vṛkī́- repräsentiert die gedehnte Form des für den o-Stamm eintretenden i-Stammes. Die Längung des ī dient zum Ausdruck exozentrischer Beziehung zwischen Ableitung und Grundwort [...]" (p. 15).

37. Dans un article récent du BSL (77, 1982, 83-156), F. Bader propose une étymologie très nouvelle de *nepōt- et *nepti- par agglutination de pronoms (*ne-pō-t- et *ne-p-ti-, p. 154). Notre analyse se situe toutefois dans une synchronie beaucoup plus récente de l'i.-e. où *nepti- apparaît comme dérivé de la forme du masculin *nepōt-.

38. La forme yuvatí- est reconnue comme ancienne, cf. Mayrhofer, Wb. s.v. yúvā.

39. Cf. les objections de Pedersen, 1926, 37; Meier, 1975, 17-20; Mayrhofer, 1980, 130 (bibliogr.).

40. Cf. Stang, 1954, 144.

41. Comme le veulent Meillet-Vendryes, 1953, 491; Leumann, 1977, 438.

Ouvrages cités

Bader 1981 = F. Bader, "L'ancien et le nouveau: autour de hitt. zinna-", Hethitica IV, Louvain-la-Neuve, 59-78.

Brugmann 1909 = K. Brugmann et B. Delbrück, Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen, II²/2, 1, Strasbourg.

Burrow 1973 = T. Burrow, The sanskrit language, Londres.

Chantraine 1933 = P. Chantraine, La formation des noms en grec ancien, Paris.

Ernout 1908 = A. Ernout, "Remarques sur l'expression du genre féminin en latin", Mélanges ... F. de Saussure, Paris, 211-222.

Ernout 1953 = A. Ernout, Morphologie historique du latin³, Paris.

Fodor 1959 = I. Fodor, "The origin of grammatical gender", Lingua 8, 1-41, 186-214.

Gagnepain 1959 = J. Gagnepain, Les noms grecs en -ΟΣ et en -Ā. Contribution à l'étude du genre en indo-européen, Paris.

Godel 1975 = R. Godel, An introduction to the study of classical armenian, Wiesbaden.

Hirt 1927 = H. Hirt, Indogermanische Grammatik t. III, Heidelberg.

Kammenhuber 1968 = A. Kammenhuber, "Die Sprachen des vorhellenistischen Kleinasien in ihrer Bedeutung für die heutige Indogermanistik", MSS 24, 55-123.

Kammenhuber 1980 = A. Kammenhuber, "Zum indogermanischen Erbe im Hethitischen", KZ 94, 33-44.

Kastner 1967 = W. Kastner, Die griechischen Adjektive zweier Endungen auf -ΟΣ, Heidelberg.

Klingenschmitt 1975 = G. Klingenschmitt, "Tocharisch und Urindogermanisch", Akten der V. Fachtagung der Idg. Gesellschaft, éd. H. Rix, Wiesbaden, 148-163.

Kuryłowicz 1935 = J. Kuryłowicz, Etudes indo-européennes I, Cracovie.

Kuryłowicz 1964 = J. Kuryłowicz, The inflectional categories of indo-european, Heidelberg.

Kuryłowicz 1973 = J. Kuryłowicz, Esquisses linguistiques I², Munich.
1975 = Esquisses linguistiques II, Munich.

Kuryłowicz 1977 = J. Kuryłowicz, Problèmes de linguistique indo-européenne, Wrocław-Varsovie-Cracovie-Gdansk.

Laroche 1969 = E. Laroche, "Etudes de linguistique anatolienne III. Le problème du féminin." RHA 27, 50-57.

Leumann 1977 = M. Leumann, Lateinische Laut- und Formenlehre, nouvelle éd., Munich.

Liebert 1949 = G. Liebert, Das Nominalsuffix -ti- im Altindischen, Lund.

Lohmann 1932 = J. Lohmann, Genus und Sexus, Göttingen.

Lommel 1912 = H. Lommel, Studien über indogermanische Femininbildungen, Göttingen.

Mac Donell 1916 = A.A. Mac Donell, A vedic grammar for students, Oxford.

Martinet 1956 = A. Martinet, "Le genre féminin en indo-européen: examen fonctionnel du problème", BSL 52, 83-95.

Mayrhofer Wb. = M. Mayrhofer, Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen, Heidelberg, 1956-1980.

Mayrhofer 1980 = M. Mayrhofer, "Zu iranischen Reflexen des vrkī-Typus", Hommages ... M. Leroy, Bruxelles, 130-152.

Meid 1957-1958 = W. Meid, "Zur Dehnung praesuffixaler Vokale in sekundären Nominalableitungen", IF 62,1956, 260-295; 63, 1957-1958, 1-28.

Meier 1975 = M. Meier, -ίδ-. Zur Geschichte eines griechischen Nominalsuffixes, Göttingen.

Meillet 1905-1906 = A. Meillet, "Du féminin dans les adjectifs composés", MSL 13, 209-214.

Meillet 1919 = A. Meillet, Linguistique historique et linguistique générale, Paris.

Meillet 1931 = A. Meillet, "Essai de chronologie des langues indo-européennes", BSL 32, 1-28.

Meillet-Vendryes 1953 = A. Meillet et J. Vendryes, Traité de grammaire comparée des langues classiques[2], Paris.

Monteil 1970 = P. Monteil, Eléments de phonétique et de morphologie du latin, Paris.

Neu 1969 = E. Neu, compte rendu de: W. Kastner, Die gr. Adjektive zweier Endungen auf -OΣ, Heidelberg 1967, in IF 74, 235-241.

Nussbaum 1975 = A. Nussbaum, "Studies in Latin noun formation and derivation: Ī in Latin denominative derivation", Indo-European Studies II, éd. C. Watkins, Cambridge, Mass.

Schmidt 1889 = J. Schmidt, Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra, Weimar.

Schmidt 1979 = K.H. Schmidt, "Zur Vorgeschichte des indogermanischen Genussystems", Festschrift ...O. Szemerényi, vol. II, part. 2, Amsterdam, 793-800.

Schwyzer 1939 = E. Schwyzer, Griechische Grammatik I, Munich.

Stang 1954 = C. Stang, "Zum indoeuropäischen Adjektivum", NTS 17, 1954, 129-145.

Stang 1966 = C. Stang, Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen, Oslo.

Szemerényi 1969 = O. Szemerényi, "Etyma latina II", Studi linguistici ... V. Pisani, Brescia, 963-994.

Szemerényi 1976 = O. Szemerényi, "Problems of the formation and gradation of Latin adjectives", Studies ... L.R. Palmer, Innsbruck, 401-423.

Szemerényi 1980 = O. Szemerényi, Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft[2], Darmstadt.

Wackernagel-Debrunner 1930 = J. Wackernagel (-A. Debrunner), Altindische Grammatik III, Göttingen.

Wackernagel-Debrunner 1954 = (J. Wackernagel-) A. Debrunner, Altindische Grammatik II/2, Göttingen.